

À Romain Rolland

par Marcel Sinaï

Ma première rencontre avec l'œuvre de Romain Rolland se situe à l'automne 1945.

La guerre vient de s'achever, j'entre à l'école communale de garçons de Chevry-Cossigny, village paisible de la Seine-et-Marne. Les vacances scolaires vont alors du 14 juillet au 1er octobre, afin de permettre aux enfants des régions viticoles d'aider aux vendanges. Notre instituteur, M. Charlot, homme digne et amer, vient de passer cinq ans en captivité en Allemagne, et a découvert à son retour que son épouse Annie n'a pas eu la patience de l'attendre et lui a laissé deux enfants à élever. Il fait partie de ces hussards de la République conscients de leur apostolat laïc. Dans une salle unique de la Mairie, une trentaine d'enfants est répartie en quatre classes. Nous portons des blouses grises. L'un de nous a pour mission de remplir avec soin chaque jour les encriers en faïence blanche des pupitres avec une encre violette. Pages de calligraphie silencieuse en cursive penchée avec nos plumes Sergent Major. En hiver, à tour de rôle, l'un de nous vient le matin, dans la nuit froide, fendre du bois à la hache et mettre en marche le gros poêle en fonte qui chauffera la classe toute la journée. Toute incartade est sanctionnée d'une gifle.

Aux fêtes patriotiques : 8 mai, 14 juillet, 11 novembre, nous défilons en rang devant le morne monument aux Morts de la Guerre de 1914-1918. D'une voix ferme, M. Charlot lit le nom de chacun des vingt malheureux Poilus tombés au Champ d'Honneur. Après chaque nom, notre répons sourd : « Mort pour la France ! ». Nous chantons, faux, la Marseillaise. Pour la première fois, je me pose alors la question : pourquoi sont-ils morts ? Dans ma classe, mon meilleur copain Granell, fils d'un ouvrier agricole, républicain catalan anarchiste, me tient des propos déconcertants. Le père de Jean-Pierre Dessagnat est notre maçon, il s'est engagé volontairement dans la

Milice de Vichy pour faire la chasse aux Résistants : heureusement il n'y en avait pas beaucoup : en ces années de guerre, les Français ont été plus obsédés par le Ravitaillement que par la Résistance. Les parents de Lecocq, fermiers dodus et joviaux, ont caché et nourri longtemps jusqu'à la Libération deux aviateurs américains tombés en parachute dans leurs champs. Et puis, quelques enfants taiseux, fils d'ouvriers agricoles polonais qui, ployés en deux, binent des rangs infinis de betteraves à sucre dans la plaine boueuse.

A tout ce petit monde rural, M. Charlot va offrir un trésor et une clé : *Jean-Christophe*. Chaque jour de l'année, nous en lisons quelques paragraphes, copions le vocabulaire dans nos cahiers, commentons le texte, récitons par cœur un morceau de la veille, puis, prenons la dictée. Cinq fautes d'orthographe équivalent à zéro. Au fil des mois notre classe baigne dans l'atmosphère lumineuse et enchantée d'une musicalité rhénane. Soixante-cinq ans plus tard, elle m'est encore familière.

Sautons une quinzaine d'années. Jeune cadre dynamique, je travaille à Buenos Aires, Argentine. J'y rencontre une jeune émigrée croate dont le père a été victime des haines balkaniques. Nous nous marions. Notre voyage de noces inclut des haltes à Vézelay, Brèves, Clamecy. Elle vit dans le culte de l'œuvre de Beethoven, nous écoutons à n'en plus pouvoir sonates, quatuors, et lisons simultanément les volumes de Romain Rolland *Beethoven Les grandes Epoques*. La vieille édition à couverture bleue du Sablier est encore dans ma bibliothèque. Et puis je découvre tant d'autres œuvres, *l'Âme enchantée*, la Correspondance avec les compagnons de route R. Tagore, Hermann Hesse, Stefan Zweig, Gorki, étoiles éteintes aujourd'hui d'un monde englouti, Panaït Istrati, dont j'ai lu le merveilleux *Kyra Kyrallina*, l'un des premiers à alerter en vain l'Europe sur la tournure meurtrière

de la révolution russe. Surtout le doux rêveur André Suarès, et son *Voyage du Condottiere*. D'une certaine façon il m'était proche : né à Marseille au 87 rue Saint Jacques, alors que la maison familiale de mes grands parents était au n° 36. Aujourd'hui, au soir de ma vie, j'habite à quelques centaines de mètres de la colline des Baux de Provence qui abrite la tombe de Suarès dans un site héroïque. Je dois être l'un des derniers à m'y arrêter. Heureusement que l'éditrice marseillaise Jeanne Laffite réédite fidèlement quelques uns de ses ouvrages

Sautons encore une douzaine d'années, vers 1971, j'aménage le nouveau quartier des Caniers à Roquefort la Bedoule, près de Cassis et d'Aubagne. L'avenue d'accès s'appellera *Romain Rolland*, les traverses *Clérambault* et *Colas Breugnot*. Mon épouse commande au sculpteur Alain Le Breton le monument constitué de tuyaux d'orgue en acier auto-oxydable Corten de douze mètres de haut. A l'usine Arcelor, un ingénieur, admirateur de Romain Rolland, nous facilite la tâche. L'écho en parvint à Madame Romain Rolland, qui nous invita à venir lui rendre visite à Paris boulevard Montparnasse en février 1973. Une vieille dame russe malicieuse et brouillonne, qui commença par prendre la gerbe de roses rouges que nous lui apportions et la donna aussitôt à sa femme de ménage avec le commentaire : « *je pars à Vézelay, ça va m'encombrer* ». A ma demande, elle nous conta la fameuse journée de juin 1935, son jour de gloire, où elle avait servi d'interprète lorsque Joseph Staline avait reçu Romain Rolland en audience particulière en l'accueillant avec une feinte ferveur de ces mots : « *je salue le plus grand écrivain de notre temps !* » Romain Rolland était venu porteur de l'inquiétude des intellectuels de gauche français atterrés par les nouvelles des purges staliniennes, et de la dérive meurtrière de la Révolution soviétique. Quarante ans plus tard, Marie Rolland conservait encore le souvenir ému d'un dirigeant chaleureux et séduisant. Romain Rolland sut vite qu'il s'agissait d'une opération de charme et que la situation réelle de l'URSS était effroyable. Il revint, paraît-il, de ce voyage saisi d'une angoisse mortelle. Il avait le choix, soit comme André Gide quelque temps auparavant, dénoncer les crimes du régime (*Retour d'URSS*) et ali-

menter la propagande fasciste. Soit, donner de sa visite un récit convenu, et se réfugier dans un silence accablé à Vézelay, où il mourut, alors qu'une guerre fratricide dévastait encore une fois l'Europe, cette patrie commune pour laquelle il s'était si longtemps battu en vain.

Août 1914, cette césure brûlante de notre temps, l'avait surpris en Suisse. Tout à coup, sans autre motif apparent que l'assassinat d'un archiduc autrichien, l'Europe, cette vieille terre de culture s'est vautrée dans un effroyable suicide collectif, dont elle ne s'est jamais remise. Ses causes réelles ne sont toujours pas connues aujourd'hui. Le délabrement des empires autrichiens, russes ou turcs, l'expansionnisme allemand, l'impérialisme britannique, la soif de revanche française n'expliquent pas tout. Depuis ce jour de novembre 1945, devant le Monument aux Morts de la Grande Guerre, je cherche la clé de cette hécatombe engendrée par un hideux nationalisme. Au soir de ma vie, je la discerne dans le renoncement des élites européennes ; dans l'arrogance, l'impérialisme, l'irresponsabilité, la démagogie des classes dirigeantes de tout le continent, sans exception. Que l'on songe que le destin de millions de Français se trouve entre les mains d'un René Viviani, Président du Conseil borné et cyclothymique, d'un Empereur autrichien François Joseph sénile, secondé par le Comte Lambsdorf, aristocrate plein de morgue, coureur de jupons et massacreur de gibier, fantoche sorti d'un roman de Robert Musil, auteur du fatal ultimatum à la Serbie, et j'en passe. Cherchant désespérément à s'opposer à ces auteurs du plus vaste massacre que l'Europe va connaître, un prophète : Jean Jaurès, qu'un fanatique nationaliste va vite réduire au silence, et une poignée minime d'intellectuels courageux, vilipendés de toutes parts, au premier rang desquels, Romain Rolland. « Au dessus de la mêlée », près d'un siècle après, reste le témoignage d'un homme libre, ennemi des haines fratricides. Je ne sais ce qui survivra dans l'avenir de son œuvre littéraire. Mais j'aime à appliquer à Romain Rolland ce que Anatole France, autre gloire tombée dans l'ombre, dit aux obsèques d'Emile Zola : « *Il fut un moment de la conscience humaine.* »

juin 2010